

Puissance de Marascotti

Je m'en tiendrai à ce qui m'est arrivé : j'étais voilà quelques mois chez un bouquiniste du centre historique de Rennes, cherchant çà et là entre de vieux Gallimards et des poches sans grand intérêt ce qui aurait pu m'échapper lors d'une dernière visite qui n'était pourtant pas si ancienne, quand tombèrent soudain des rayonnages, à mi-hauteur, des plaquettes de poèmes parues aux obscures éditions Plasma dans les années 70. Je les ramassais un peu gêné quand le libraire – à mes yeux seuls les bouquinistes sont libraires – me lança : « Ah ben ça c'est pour toi, tiens !... j't'avais pas dit qu'j'avais ça ?... j'ai eu ça dans un lot la s'maine dernière, une famille dont la mère était peintre. Ils m'ont tout ram'né depuis qu'elle est morte, 'savaient pas quoi en faire.... ». Je lus tout de suite quelques passages – chez les bouquinistes, au moins, on lit – et après quelques essais plutôt infructueux, je tombai sur une plaquette qui m'apparut immédiatement d'un autre ordre. Tout de suite, la densité, la puissance. C'est exactement cela, la densité et la puissance, l'intuition poétique de génie. Je me trouvai alors dans la situation d'un Malebranche dont on raconte qu'étant tombé par hasard sur le Traité de l'homme de Descartes dans une librairie parisienne, il fut à ce point pris de vertige que, près de s'évanouir, il dut s'interrompre plusieurs fois dans sa lecture avant que de la reprendre de manière chaque fois plus dévorante. J'achetai donc le tout et rentrai chez moi. Que dire aujourd'hui ? Que je ne m'en suis pas remis. — Que je regarde les Mâchoires du ciel comme le meilleur recueil lu depuis longtemps et pour longtemps, sorte de Saison en Enfer d'un jeune homme révolté de 21 ans, à la fois anarchiste, mystique, sans doute, mais surtout capable d'une rare puissance poétique, réparable dès le début dans la partie versifiée — dont certains poèmes remontent à la prime jeunesse, et sont donc antérieurs à 1974 — jusqu' à « L'Ode du Grand Couac », qui vient clore en prose, — et de quelle manière ! — un recueil tout entier traversé par la fulgurance. Aux lecteurs à présent d'avoir leur point de vue, d'en admirer le détail que nous publions ici. Amis lecteurs, faites lire Marascotti . Amis éditeurs, rééditez les Mâchoires du ciel. Qu'on n'oublie pas Marascotti.

Michel Gravil

m'écrire : michelgravil@orange.fr

Bruno Marascotti

entre les
mâchoires du ciel

Editions PLASMA

12, rue chabanais - 75002 Paris

« Voire

Ou que je vive sans vie

Comme les images

Par cœur

Mort ! »

François Villon

SENTEURS D'ENCRIERS

Je suis la plante carnivore

Parée d'élans mystiques

Dont la foi s'est envolée

Je suis le moucheron happé

Qui siffle

Hurle

Wagon funéraire entravant la vue.

Je suis l'élève et le professeur

L'esclave et le maître

Luciole éclairant le plafond des écoles

Murs jaune-sale des chambres d'Amours

Il se trouve que j'ai le pouvoir d'être aussi

La craie qui tousse

Et le tampon métallique

En jouant au guignol devant les foules ébahies.

A moi les enfants bleus

Les sages à barbes blanches

Et les elfes des forêts...

Bah je suis bien « le sale nègre » et le juif

La belle et l'amant

Le mensonge

courant à perdre haleine

La vérité

sur la fosse grouillant de serpents

Je suis le sang

Je suis le Glaive

Ci-gît, triste poète.

NOUVELLES CREATIONS

L'inspiration s'est levée
Au soleil de la petite nuit.

Lorsque mes soifs sont devenues trop brûlantes
J'ai demandé l'aumône
Aux grands vents
Et aux orages furieux.

Sous les mots-tempêtes est venue la Nuit Sacrée
La Nuit des Lutins
Coulante de sève-sang sous la chandelle des Lords

J'ai sculpté l'invisible
Chanté les silences dorés
En m'ornant de hardes
Pour jouer la comédie délirante
Je me suis parfumé d'excréments d'argent.

— Bas les masques — mes Frères.
Qui dira notre terrible condition ?
Qui pansera l'effroyable blessure de notre Terre ?
Quelle gnose encore inconnue apaisera
Nos Âmes si stériles ?

Serrons la main aux cadavres des Funambules

Et dans les sillons du Ciel

Semons les yeux de verre du Dieu fou.

CAR JE SUIS CELUI
QUI AGRANDIT LES VISAGES
ET MA PLUME LANCE DES TRAITS
D'UNION
ENTRE CIEL ET TERRE

ECHEC ET MAT

Dans les rues
Les enfants de la grande Nuit
Fanent des fleurs
Toussent des éclairs
Mâchent des soleils
Chiquent la pluie.

La fille des fjords
Est
Une princesse allongée sur des dimanches bleuâtres
Elle mouche les cieux
Et leur tisse des colliers de lunes chéries.

Derrière les splendides images des serrures
Je, Yorick, respire les longues minutes de sa folie
En fumant la chevelure de quelque reine détrônée.

Effrayées les aiguilles somnambulent en tout sens
sur les cadrans

Au pays des horloges dérégées
La bataille fait rage. Transpercés de sueur
Les glaives s'y mouillent de sang.
Mais on y hulule joyeusement
Afin que sur le grand échiquier de l'univers

Les soldats, les Tours, les Rois, les Reines
Qu'ils soient d'Ivoire ou d'Ebène
S'anéantissent aux verrues des hommes aux mains sales.
Il restera bien sûr des cases vides
Bien vite peuplées par l'étrange rire
Des fous et des enfants de la grande nuit.
Lorsque j'aurai enfin parcouru
Cet inquiétant chemin de croix
Qu'est
L'infini plus la distance de tes lèvres aux miennes.

LA FABLE DES HEROS SOLITAIRES

Les louves romaines ont égorgé le soleil.

Au fond du lac la lune s'est noyée.

Les crânes chauves éclosent boutons d'or.

Agonisant, l'astre du jour recoud son pauvre corps.

Sur sa poitrine qui saigne de rayons

L'onde rouge réchauffe son cœur.

Les ailes d'or se déploient sur les falaises rouges.

Les Dieux et les morts chantent clair.

Ils dérobent les temples, les fleurs, les navires.

Il est une cité engloutie où tes louves me pourchassent.

Elles tiennent entre leurs dents les partitions oubliées.

La déesse aveugle a déjà l'archet en main.

Les chiens de marbres se drapent d'Aubes sales.

L'Etrusque pleure sur son lit de glace

Et de son sein coule l'hydromel...

Je te salue, enfant de la terre

Pour toi, je déterre l'anneau d'argent

Et je danse... sur la corde raide.

La Terre revient vers Ses Songes

Intégralement et pulsations

Les énigmes s'immolent dans cette ruelle

Où mangent les Gueux

Mais de cet espace de lumière

Né de la déchirure

Qui est signe

Né d'une affreuse cicatrice

Qui est femme

Double marche double

D'un patin et de son ombre.

ONIRIS-ONIRO

Sur les routes pleines de l'encens des campagnes
J'ai jonglé avec les galettes remplies de fèves étoilées
Et j'ai ri avec elles
Du rire vrai des fillettes
Celles qui comme moi jonglent
Avec l'Oméga des fontaines publiques

J'ai rêvé des choses folles
La retour de Mair
Le martellement des ruelles par les sabots d'un centaure
Ou l'accouchement d'un Mutant
J'ai créé

Les Apocalypses à venir
Les Tyrans croulant sous le poids de leurs crimes
Et surtout des enfants heureux
J'ai inventé
Des coléoptères d'argent qui battent le soir
Avec leurs ailes de chiffons
Et écrit
Des sorcières ramasseuses
de fagots pourris
de brasiers éteints
S'envolant à la lueur de mille lunes rouges

Sous la conduite d'Anémones mystérieuses
Echappées d'une mer sans doute très agitée
Les crânes chauves peuplaient la maison légère
A l'intérieur
Les enfants du Grand Visage
Ces morceaux de viande nerveuse
Mendiaient
Quelques milligrammes d'Affection
Quelques atomes d'Amour
Au prince de la Nuit
Je suis revenu de là-bas depuis
J'ai enfoui mes rêves dans une poche trouée
Et dans la position de l'œuf
Je t'ai attendu sur la jetée
Au milieu des détritits et des taches de cambouis
Je me suis fait morve solaire pour peindre la plage frileuse
en espérant que tu viendrais.

Aime cette fièvre

Elle dévore le cœur de la Terre blessée

Mange cette nuit

Elle broie ton cerveau d'enfant malade

Et toi tu pries tout bas les dieux cruels.

Le poète fou rit dans sa cage de verre

Et pour la Reine noire danse sous la Croix

Ce glaive de lave cette peine infinie.

Comme le clochard halluciné

Tu aimeras la Femme

Cette courtisane étouffera tes cris de bête apeurée.

Dans cet Âge miraculeux

Sur le sein de quelque Cybèle

Cultive religieusement ta blessure

Voici l'époque des Amants de Palmes :

[Mondes rouges. Forces et Chevelures. Sang bleu. Diamants polaires. Sueur.
Et foudres. Déesses mortes.

Dans la cour le Peintre au regard triste

Cherche sur sa palette les Nombres fabuleux.

Pauvre petit homme aux Incroyables Visions

Apprend au plus profond de la Nuit

Apprend à la nommer.

Cette douce mendiante aux mammes offertes

Plus douce qu'une Mère

Calme telle l'Image Sainte.

Cette nourrice qui saigne en silence

Se baigne dans un baiser-larme.

Aime la Femme.

DANS UN GESTE UNIQUE



NOUS POURRIONS TOUS LES DEUX

AVANT

BIEN AVANT LE JOUR ET L'ETE

NAITRE MOURIR NAITRE MOURIR NAITRE

MOURIR NAITRE MOURIR NAITRE MOURIR

NAITRE MOURIR NAITRE MOURIR NAITRE

MOURIR NAITRE MOURIR NAITRE MOURIR

MIDI

Aujourd'hui

Avec un sourire en forme de glaive

J'ai crevé la panse à l'Océan.

Sur une plage-autel

J'ai offert le cœur des flots à la Reine.

Sous la brûlure d'un baiser métallique

Les lames en transe ont gémi

Et la Mer pleine de lune

A crié...

Désormais procréant des étoiles noires

Nous marcherons

Nus de sang

Et les yeux remplis des larmes du Soleil.

Enfin

Vêtus d'une cruelle patience

Nous attendrons au-devant des Palais

L'enterrement des Idoles grimaçantes.

Et toi, maudit Roi-fou

Sens-tu gonfler la voile du printemps

Prémice d'un Ange déchu

D'un nouveau Christ

Ivre de Beauté sale ?

Le ciel n'a jamais été en haut
mais en bas

Oui, tout en bas.

Avec la merde et les crachats...

Le reste de l'histoire religieuse
N'est qu'une immense entreprise de filouterie.

Et si nos dieux reviennent
Ils ne descendront pas des nuages
Mais sortiront de terre
Comme une armée de pissenlits.

VISIONS

Dans la grande maison blanche

Fleurie de soleils morts et de lits de fer

Les cafards dévorent les vitres.

A la croisée

L'œil d'or — ce sac de plume — effrite l'enfant — cailloux

Il— oui — granite et s'effraye.

Mais voici qu'au fond de notre drame

Dans la forêt où l'on adore le Tatzelwurm

Les volcans se brûlent

Les océans se noient

Et les femmes de sel tapissent de soirs les Kurdes masqués

Viendront les fêtes

Aux bouquets naïfs

Aux mille sources

Et aux lèvres rondes chargées de rires

Viendront les fruits et les enfants

Viendront les Aurores nerveuses

Tandis que l'Eau et le Vin couleront à la même fontaine...

Cette nuit

Nuit des Nèpes et des Cancrelats

Ultime nuit avant le Feu et l'Épée

Ultime nuit avant l'Ancien des Jours.

Mon cher Markus, Ma Chère Marit,

Lorsque j'en aurai assez de cette farce stupide où ma dignité trouvera humiliant de ne balbutier que de timides ouragans sur de respectables pages de lin ; Lorsque le temps des Amants de Palmes sera clos et que débutera le règne des gueux ; je m'en remettrai à vous deux, aux manants et tristes sires pas encore nés, mais qui arriveront sûrement un jour, par la Mer, le regard trouble et les lèvres gercées d'Amour pour m'acclamer...Enfin, lorsque sonneront trois, j'allumerai un grand feu dans la cheminée. Un beau feu bien rouge. Bien propre. Avec des braises coupantes comme une guillotine. Un feu coquin, qui me regardera d'un sale œil, l'aire de dire « fais pas l'idiot ». Mais je ne l'écouterai pas. Je le laisserai dire/faire jusqu'à ce qu'excédé, je lui coupe la parole, en lui jetant mes livres, à l'âtre-figure. Ils brûleront avec un doux frisson et des petits cris de feuilletés que l'on égorge. Sur la table, il y aura des bougies sculptées, des fleurs exotiques et des mets délicats. Je dégusterai lentement, ramassant pieusement les quelques miettes de pain qui tomberont sur le parquet, silencieuses taches de soleil...Je ferai surtout bien attention de ne pas salir le linceul qui me servira de nappe, d'alvéoles de sauce ou de vin. Je me construirai une petite place, dessus, pour écrire un joli poème avec la cendre des mégots, avec tout ce que je trouverai de plus vil et écoeurant...

Oui, je badigeonnerai avec de la moutarde et des restes de cigarettes, quelque chose dans le genre de :

« Ode du Grand Couac

Je suis toujours au fond du wagon

Assis sur le dernier banc

Recroquevillé tel un fœtus.

Collant mon âme à la vitre des corps

Je quémande une « x » blonde

Au rail grouillant de dieux...

... Et couché sur ton sexe de fille-aveugle
J'y meurs tout doucement en crachant des larmes blanches ».

Signé, daté, et dédié à ma Soeurette du
Nadir, à mon frangin de la solitude et à
Tous les amoureux de l'ultime plouf,
du bang, du couac (et autres onomatopées
d'archanges désespérés).

J'espère qu'ainsi, après toute cette alchimie
culinaire, mon bel Ode brûlera les yeux
de tous les braves gens. Ils ne comprendront plus
rien, ils auront peur. Quelque chose de
semblable à la fièvre. Ils seront sauvés.
Ils deviendront d'horribles pantins bredouillant
des borborygmes inquiétants à la lune impassible,
terrible messie jaune.

Pour les autres (vous deux et les enfants) je
laisserai un peu de rosé pour que vous puissiez
trinquer à ma santé...

...Lorsque, le cou rougeoyant, j'irai digérer ce
dernier repas, en me dandinant au bout
d'un « S » de boucher. Quelque part à cinquante
centimètre du sol, entre Dieu et les hommes.

Pour lutter contre les maléfices de
la Lune et du Gel

Pour meubler notre terrible solitude,
cette chapelle au triste papier a été tirée en
deux cents exemplaires, ironiques grimaces à
notre condition.

Imprimerie spéciale des Editions PLASMA

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1974